Document generated on 06/05/2025 1:54 p.m.

Voix et Images

En attendant Hébert

Jean-Pierre Vidal

Volume 4, Number 3, avril 1979

Louis-Philippe Hébert

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200165ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200165ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Vidal, J.-P. (1979). En attendant Hébert. *Voix et Images*, *4*(3), 355–356. https://doi.org/10.7202/200165ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

En attendant Hébert

Mots et choses pourtant familiers, le déplacement qu'ils subissent, elles d'eux, eux d'elles, est si tranquillement frénétique, si soudain et si souple que la fable d'Hébert est des plus immédiatement déroutantes et cependant des moins agressives. L'évidence du rêve y emporte une conviction toujours un peu dubitative malgré tout. Dans la cohorte des écrivains métamorphiques, Hébert côtoie Poe, Lewis Carroll, Lautréamont, Kafka, Buzzati, Jarry, Gombrowicz, la trinité argentine : Bioy Casares, Borges, Cortázar, les oniristes roumains dont surtout Tsepeneag, que sais-je, qui nommer encore ? Il n'est certes point seul, sauf peut-être en ces lieux.

Singulier dès son émergence, occupé d'innommable quand se prescrit bruyamment la nomination du pays, prosateur enchanté, discret, secret, quand tonitruent joual, bébelles réalistes et cris de tripes, Hébert est de ceux (dont aussi, par bien des côtés, Aquin) pour qui l'appartenance est plutôt un voyage, un parcours.

Être écrivain, la chose est connue, c'est s'être résolu à violer sa langue maternelle. Mais c'est aussi peut-être se tracer apatride. Triangle œdipien, le corps à corps langagier et l'amnésie nationale (ou le pays traversé, travesti) édifient l'écrivain en homme contre.

Le Québec d'Hébert est encore un rêve. En est-il moins présent ? Ses racines, il les pousse loin plutôt que de béatement les retrouver tout près, toutes prêtes, dans la voix universellement radiophonique des assommants ancêtres placoteux. Partagerons-nous son voyage ?

Hébert jouit ici d'un oubli majuscule et tranquille. Tranquille parce qu'on prend cet écrivain menacé pour acquis : estime très répandue, nomination fréquente au détour d'une conversation ou d'un article qui parle d'autres, un silence sympathique et respectueux accompagne le déroulement de cette œuvre exigeante. Mais si elle allait tourner court ?

Les maisons d'édition une à une ferment leurs portes ou se calfeutrent dans la cuisine ou les propos sentencieux de l'imbécile de

service. Et s'il devait ne plus y avoir place pour Hébert et ceux de sa trempe ?

Sans doute une revue universitaire n'est-elle pas la plus sonore des sirènes. Sans doute fait-on ici trop peu. Et notre appréhension d'une œuvre déjà volumineuse reste-t-elle lacunaire. Mais qu'au moins le travail de lecture proposé rende compte d'une écoute. Une écoute qui aurait décidé de cerner Hébert en ses presque débuts (*le Roi jaune*) et en son aboutissement actuellement diffusé (*la Manufacture de machines*). Pour que peut-être, enfin, quelqu'un se décide à mettre à jour l'inédit *manuscrit trouvé dans une valise* et tout ce qui devrait s'ensuivre dans le meilleur des mondes d'écriture.

Ce n'est, on ose l'espérer, qu'un début.

J.-P.V.